

## II

## LA VIE QUOTIDIENNE A TOUL DU 14 AU 19 JUIN

### A. La population.

Les quelques jours qui séparent l'exode des Toulousains de la bataille proprement dite vont lourdement peser sur la responsabilité des élus municipaux et du personnel de la Ville, seul organe officiel encore en place dans une cité dépeuplée en partie de sa population indigène et devenue paradoxalement lieu d'asile pour des centaines de réfugiés.

Maître Miller, a, lors de la première séance du Conseil Municipal, postérieurement à la bataille, bien résumé la situation. Ayant constaté le départ d'un grand nombre de Toulousains, et en particulier de la plupart des commerçants d'alimentation, il précise : « *Dans le même moment, refluaient à Toul, quantité d'habitants des régions de Commercy, Saint-Mihiel, Verdun et même Briey qui croyaient trouver à Toul un point d'embarquement ; presque tous, faute de moyens, s'y trouvèrent bloqués et formèrent, avec la population restée à Toul, une masse de près de 5 000 consommateurs pour la plupart sans ressources* » (a).

Madame Muller, alors rédactrice municipale, s'insurge : « *Plus aucun service d'Etat et plus de poste. Plus de percepteur. Enfin, il n'y avait plus que ceux qui n'avaient pu partir faute de moyen de locomotion, et nous, qui avons reçu l'ordre formel de rester. Plus de police, plus de gendarmerie pour empêcher les pillards. Quelle honte !* » (43).

Trois groupes différents constituent cette population évaluée à 5 000 habitants environ.

### LES AUTOCHTONES.

Force est de constater que, mis à part quelques cas particuliers d'ordre sanitaire (enfant malade, femme enceinte...), la population toulousaine a, dans ses réactions face au fait de guerre, montré des différences de type sociologique. En effet, même si l'échantillonnage des témoins présents en juin 40 à Toul n'est pas représentatif, eu égard à son trop petit nombre, il permet néanmoins de dégager les tendances suivantes :

- rares ont été les Toulousains qui, ne possédant pas de véhicule automobile, se sont aventurés sur les routes avec des moyens de locomotion rudimentaires.
- si l'on excepte le groupe socio-professionnel constitué par les cheminots de la S.N.C.F. et dont l'évacuation a été organisée par la compagnie, la majorité des habitants de milieux ouvrier ou petit-commerçant-de-quartier sont restés sur place. En réponse à la question :

---

(a) *Délibérations, ouv. cité, folio 41.*

« Pourquoi n'êtes-vous pas partis ? », on entendit souvent : « Nous n'avions pas de voiture ! » ou « Nous n'avions pas les moyens ! » ou encore « Nous n'avons pas voulu partir ! » ; cette dernière réponse masquant modestement le plus souvent une des deux précédentes :

- Enfin l'analyse de la répartition urbaine de chacun des groupes considérés montre que les Toulousains en exode appartenaient plutôt aux quartiers ouest de la ville (rues Docteur Chapuis, République, Carnot, quartier Saint-Waast, Curel, etc...) alors que ceux qui sont restés et qui vécurent la « bataille de Toul » sur place demeurèrent plutôt dans les quartiers Michâtel-est, Cordeliers, Croix de Fûe, Joly... Certes on ne peut établir une statistique sur un nombre aussi restreint. Aussi ces constatations ne peuvent être considérées que comme des hypothèses dont le fondement mériterait, sans aucun doute, des recherches plus systématiques.

## LES RÉFUGIÉS.

Les étrangers, quant à eux, arrivèrent à Toul lors de deux périodes successives de repli. Leur implantation et, en conséquence, leurs conditions de survie furent bien différentes.

D'une part on vit affluer vers Toul des réfugiés alsaciens et nord-mosellans au début du printemps. Contrairement à la deuxième vague ceux-ci s'installèrent dans la ville en même temps que leurs unités militaires ou para-militaires, car appartenant le plus souvent à des établissements qui furent à ce moment rattachés à Toul, ville de garnison, tel l'arsenal de Strasbourg. Ces réfugiés, fréquemment germanophones contribuèrent, comme on l'a vu plus haut, à alimenter la vague d'espionnage qui était apparue dès la déclaration de guerre, en septembre 39. D'autre part, Toul servit de lieu de refuge à des centaines de familles qui pensaient n'y voir qu'une étape dans leur migration vers le sud causée par la progression rapide des armées ennemies. Des réfugiés, venant de la Meuse, traversent la ville, le samedi 15 juin : « *J'arrive à Toul, d'où je comptais partir, le lendemain, pour Royan. La gare était déserte. Une inscription nous apprend que le dernier train était parti la veille* » (46). Venus du nord de la Lorraine et même, pour quelques-uns d'Alsace, ils vont, involontairement, compliquer les problèmes d'alimentation et de sécurité occasionnés par l'arrêt des approvisionnements et le développement des combats.

## SOLDATS EN DÉROUTE.

« *Nous traversons en bon ordre la petite ville comprimée entre ses vieux remparts et que sa population, nous semble-t-il, n'a pas évacuée car les rues fourmillent de monde, encombrées comme elles le sont aussi de voitures de réfugiés et de soldats débraillés qui errent ou se regroupent en de singuliers attroupements* » dit P. Ordioni, se souvenant de son arrivée à Toul avec le 227<sup>e</sup> dans l'après-midi du 17 (a). Ainsi les « réfugiés » et les « soldats débraillés », ayant en partie comblés les vides laissés par les Toulousains, lui donnent l'impression d'une population intacte. Donc, le troisième groupe constituant la population vivant à Toul au moment de la bataille est formé des militaires en déroute. P. Ordioni les a rencontrés à plusieurs reprises : « *Alors défila devant nous le plus triste cortège : soldats sans armes refusant d'entendre l'appel de notre capitaine : allez le dire à nos chefs ! Ils sont partis ! répondent-ils, blessés pouvant à peine se traîner* » (b).

« *J'ai vu un soldat français pousser un camarade impotent dans une charrette de gosse* » (43). « *La déroute d'unités débandées à laquelle nous avons assisté pendant quatre*

---

(a) Ordioni, *ouv. cité*, p. 70.

(b) Ordioni, *ouv. cité*, p. 48 : le 13 juin, non loin de Toul.

*jours et quatre nuits, nous permettait maintenant d'interpréter les chiffres stupéfiants de prisonniers donnés par les communiqués allemands » poursuit P. Ordioni, trois jours plus tard et il s'interroge « où va se cacher cette horde de traînards désarmés qui entre dans Toul mêlée à celle des réfugiés ? » (a). Ces militaires à l'abandon se terreront pour la plupart, pendant les combats, dans les casernes Vauban qui cernent la ville. Mais pendant ces quatre jours, ils vivent au milieu de la population. « Arrivés à la Porte Jeanne d'Arc en face de l'octroi (aujourd'hui crèche Bancel) des militaires en état d'ivresse plus ou moins avancée, tiraient avec leur fusil sur des avions ennemis qui survolaient la ville à basse altitude. Nous avons dû nous abriter car il y avait mitraillade accrue entre ces soldats et les avions » (b). « Une autre mésaventure nous est survenue au « Point Central » le même jour : nous fûmes interpellés par un sergent-chef qui nous demandait « la rue des Minimes » alors qu'il était passablement émêché, insistant et nous menaçant de son fusil-mitrailleur, ajoutant : vous ne connaissez même pas la rue des Minimes ? La Citadelle de Verdun ? A ces mots, je lui dis que nous étions à Toul, l'invitant à lire la plaque bleue, placée au-dessus de la vitrine de la boulangerie Pelgrin « La Parisienne » et qui indiquait les grandes directions... Nous n'étions pas très rassurés mais il nous laissa enfin partir » (26).*

## **B. Problèmes de ravitaillement et pillages.**

Le ravitaillement en vivres de cette nombreuse population a nécessité la mise en place d'une organisation de fortune dont se sont chargés les services municipaux restés en place.

*« A partir du 14 au soir, les employés de la Mairie et les policiers municipaux furent pratiquement mobilisés. Monsieur Henri Delan, directeur des Pompes funèbres, s'était mis spontanément à la disposition du maire demeuré seul avec quelques conseillers municipaux tels Monsieur le docteur Douzain, Monsieur Jules Erb. Il y avait un certain nombre d'adjoints et de conseillers qui étaient aux armées et d'autres... qui s'étaient repliés vers le sud. Les Toulousiens se terrèrent dans les caves-abri, y couchant et y prenant leurs repas, n'en sortant que pour les confectionner à la hâte et pour se rendre à la Mairie où leur était distribué le pain. Les réfugiés étaient ravitaillés dans les casemates par les soins de la Ville et le responsable en était Monsieur Froissart qui dirigeait le « service du ravitaillement » dit plus tard de « la carte d'alimentation » (26).*

### **A LA RECHERCHE DE PAIN : LA CONCENTRATION.**

Mais où pouvait-on trouver le pain et les denrées de première nécessité en l'absence, signalée plus haut, des principaux commerçants de la cité ? « Fort heureusement, le maire, prit d'urgence les mesures qui s'imposaient. Il fit chercher la farine qui restait à la manutention militaire, ainsi que les petites quantités de viande qui se trouvaient dans les frigorifiques. Il réquisitionna deux anciens boulangers pleins de bonne volonté et le service de ravitaillement municipal, ainsi improvisé, put bientôt distribuer à tous les aliments » (c). « Au début, le problème de ce ravitaillement fut facilité par l'emploi de conserves des

---

(a) Ordioni, *ouv. cité*, p. 85.

(b) Cela se passe le 15 juin.

(c) Echo de Nancy. Reportage de Th. Albert MANGEOT en date du 15 septembre 1940 (8 photos).



*le lendemain à la Mairie » (26). Le véhicule était en fait le fourgon des pompes funèbres tiré par des chevaux, comme nous l'a appris Monsieur Delan : « Tout brûlait quand on est arrivés, le pain était en-dessous. On a récupéré ce que l'on a pu. Quand nous sommes repartis, à peine étions-nous sortis que la toiture s'est effondrée : on a ainsi permis aux habitants d'avoir du pain le lendemain » (14). D'ailleurs la destruction de la « Concentration » a privé du nécessaire non seulement la population toulouise, mais aussi les armées françaises encore en ligne. Elles apprennent, en approchant du site de Toul le 17 juin, que « la garnison de Toul a précipitamment quitté la ville..., après avoir mis le feu à un formidable amoncellement de vivres et de réserves de guerre de toutes sortes... » et P. Ordioni qui nous rapporte ce fait, poursuit « Pourquoi..., avoir livré aux flammes tant de vivres et de ces équipements qui nous font défaut ? N'a-t-on pas prévu l'arrivée prochaine ici de nos régiments qui se replient sur cet axe selon les ordres même du commandement ? » (a). Ces remarques traduisent bien, si besoin est, le désordre du moment. « La garnison et les états majors ont, avant de détalier, tout saccagé. Tout détruit. Livrant aux flammes dépôts et réserves ! Tout, et jusqu'aux cartes ! » (b).*

### **BOULANGERS DE « FORTUNE » :**

Ainsi chaque lieu est exploité. Ce « service de campagne » interviendra ensuite auprès de la manutention de Dommartin, dans les caves des boucheries abandonnées par leurs propriétaires (chez Seren, rue Michâtel, par exemple). « Après avoir distribué le matin – avec une belle ampoule car nous le coupions au couteau –, le maire charge R. Félix et moi-même dans l'après-midi du samedi 15 de faire la tournée des boulangeries pour connaître celles qui pourraient cuire du pain. Nous avons pu nous assurer que la boulangerie Cuvier à Saint Evre pouvait cuire grâce à un commis, chez Thomas, rue Joly, chez Pierat, rue Pont-des-Cordeliers, c'est Maurice Bernard, agent de police qui faisait le pain, Monsieur Knoll, un vieux boulanger avait même repris du service » (26). « Des gens de bonne volonté faisaient du pain avec de la farine récupérée dans les fournils. Un jour, le maire a demandé si quelqu'un pouvait aller à la recherche de farine. Je suis partie sous les bombardements et ai reçu des éclats d'obus dans les rayons de ma bicyclette. Ça n'était pas mon jour ! » (43). Dans les quartiers est de la ville, la permanence de quelques commerces a pu permettre un meilleur approvisionnement. Ainsi Madame Gousi signale que le boulanger voisin, Monsieur Vuillaume, était encore là. D'autre part, Mesdames Faron et Lavenir qui tenaient toutes deux une épicerie, respectivement 37 rue Michâtel et Place Croix de Fûe sont restées ouvertes pendant ces quatre jours. « Nous avons un petit stock, mais les denrées de première nécessité manquèrent vite » (20). « J'ai vendu mes produits comme si rien ne se passait. Je partageais au mieux. J'ai vendu ma marchandise à n'importe qui, client ou pas ! » (37).

### **LES PILLAGES : GRAVEL ET BAEHR :**

Malgré la diligence manifestée par ces Toulousiens dont l'action fut, sans aucun doute, déterminante, une vague de pillages se développa dès le samedi 15 juin. « Et me voilà, ce jour-là, partie rue Michâtel » nous dit un témoin. « Des gens poussent des charrettes, des pillards se hâtent vers des buts précis. Je remarque que la maroquinerie Antoine a sa vitre cassée mais les articles semblent se trouver encore à leur place » (46).

(a) Ordioni, *ouv. cité*, p. 69.

(b) Ordioni, *ouv. cité*, p. 109.

Les commerces d'alimentation abandonnés par leurs propriétaires furent en général, vidés de leur contenu. Les dépôts des grossistes furent assaillis. Sans conteste, moins d'une dizaine de personnes aussi dévouées soient-elles, ne pouvaient subvenir à plusieurs milliers d'habitants et ces actions ne semblent pas, dans leur principe et compte tenu des circonstances, totalement répréhensibles. Malheureusement la lecture des témoignages montre que la recherche de nourriture ne fut pas toujours le seul mobile de ces actes. Néanmoins il serait bien prétentieux de vouloir s'ériger en juge ! « *Certains magasins et entrepôts, les établissements Gravel-et-Baehr, rue Drouas, furent pillés aussi bien par des militaires qui avaient quitté leurs unités et aussi, il faut bien le dire, par les Toulousains et réfugiés qui devaient assurer leur subsistance. Il n'y eut pas hélas que les magasins d'alimentation...* » (26) Un témoin raconte : « *Mon fils était parti voir. J'y suis allé aussi : c'étaient nos fournisseurs. Une honte ! D'après Maître Miller, arrivé à ce moment, Monsieur Baehr lui avait signalé qu'en cas de besoin, il pourrait disposer de cette nourriture. Les gens éventraient les sacs, prenaient des bouteilles. J'ai vu un homme qui d'abord villipendait les pillards et qui, ensuite, est revenu avec une remorque derrière sa bicyclette* » (37).

Madame Muller avait reçu le matin même les clefs du magasin en vue d'une éventuelle distribution. Elle adresse à une amie, le 27 juillet, la correspondance suivante : « *Des inconnus pour nous « Mairie » mais qui connaissaient certainement bien la manœuvre du dépôt, ont ouvert le tout au large en criant à qui voulait les entendre : Venez vous ravitailler en tout, il vaut mieux que ce soit pour les Français que pour les Boches ! Alors ce fut le gaspillage et le pillage en deux jours de temps, et personne n'aurait pu arrêter la foule venant avec des brouettes, charrettes, voitures, etc... Dans les jours qui suivent, les pillages s'étendent aux autres commerces et aux maisons d'habitations. Chez Colson, marchands de vin, rue Paul Keller actuelle, les foudres avaient été fracassés et crachaient du vin. On marchait dans quarante centimètres d'un mélange à base de vin. Les boutiques et les maisons ont été pillées aussi. J'ai vu Madame X. repartant avec des gironnées de chapelets de brosses, sortant de chez Rosenthal, n'ayant pas peur de montrer ses culottes et repartant en courant pour faire d'autres voyages* » (43). « *On voyait des gens passer dans la rue avec des boîtes de gâteaux dans les bras, plus haut qu'eux* » (20). « *Des militaires français sortirent de chez Dumanois rue Michâtel avec des bicyclettes sans pédales. Ils mettaient des bâtons à la place, faisaient quelques mètres et les abandonnaient. Il y avait des marchandises dans les rues. Il suffisait de se baisser pour trouver chaussures, montre, argenterie. Mais pourquoi faire ?* » (22). « *J'ai vu des gens descendre des matelas de chez le Capitaine F. rue Michâtel* » (43). « *Dans les Magasins Réunis, des soldats français cherchaient des bouteilles. Un Martiniquais m'a vue dans la rue et voulait m'en donner une* » (37). « *Une femme est entrée de force dans notre appartement en ouvrant nos buffets* » note une autre personne qui ajoute « *ces gens étaient agressifs, insolents, les soldats étaient plutôt des soudards menaçants. Cela faisait dire aux gens : Quand les Allemands seront là, ce sera certainement mieux !* » (17).

### III

## EN MARGE DE LA « BATAILLE DE TOUL »

Si la prise de la ville par les Allemands, le mercredi 19 juin au matin, constitue le point culminant de cette tragique page de l'histoire de la cité, ses prémices et ses conséquences n'en méritent pas moins une analyse approfondie.

### A. Où la bataille devient toulaise.

#### LES ABRIS.

Dès les bombardements du 14 juin qui, avaient, on le sait, provoqué un imposant mouvement d'exode de la population toulaise, ceux qui ne sont pas partis, se sont organisés en matière d'alimentation et de sécurité. En ce qui concerne cette dernière, le système d'abris, mis en place par les services municipaux et contrôlé par les groupes de défense passive, a parfaitement fonctionné. Par quartiers, la population, et même quelques réfugiés, se sont réunis dans les abris officiels ou dans des caves personnelles voûtées.

Ainsi les témoins rencontrés fréquentèrent les abris suivants :

- Maison Piroulas, rue Jeanne d'Arc ;
- 11, rue du Ménin (abri officiel) ;
- Maisons Perilhou, Bernitz, Douzain, rue Gengoult (abri officiel) ;
- Ecole Sainte-Famille (abri officiel) ou cave Delan, rue de Rigny ;
- Caves de la Doctrine chrétienne (abri officiel) ;
- 11, rue Navarin (abri officiel) ;
- 33, rue Michâtel,

et les casemates Vauban, en particulier celles du cours Poincaré et le long de l'hôpital Saint-Charles.

Certes, nous n'avons pu recenser tous les abris, mais l'ensemble de ceux cités ici, permettait déjà de rassembler plusieurs centaines de personnes.

La fréquentation des abris qui, par usure, s'étaient faite moins régulière au printemps, devient, avec l'arrivée de nouvelles alarmistes et la reprise des raids aériens plus assidue. Ces expéditions aériennes de la Luftwaffe ou de l'aviation italienne (a) venue relayer la première sont dirigées soit vers le camp d'aviation de la Croix de Metz soit plus tard contre les armées d'infanterie en recul.

---

(a) *Ordioni, ouv. cité, p. 80 dit : «... ce sont des escadrilles italiennes qui, selon nos observateurs, alternèrent, lors de la retraite et à Toul, avec des escadrilles allemandes pour nous mitrailler au sol et nous bombarder ».*

## MITRAILLAGES ET BOMBARDEMENTS PRÉLIMINAIRES.

Plusieurs Toulais vécurent ces mitraillages aériens. « *Nombre d'entre nous possédaient un jardin à Saint-Evre. Un jour, je suis allé avec un camarade de seize ans dans les jardins de Monsieur Salm, notre chef d'abri, pour chercher à manger. Ce devait être le lundi 17 : des armées régulières françaises étaient en cantonnement dans les promenades. Nous avons essuyé plusieurs rafales de mitrailleuses qui nous ont fait nous coucher tremblotants dans les fossés* » (17). De même Monsieur Gérard nous signale une mitraillade entre des militaires ivres et des avions ennemis dans le même quartier le samedi 15 précédent.

Des bombardements ont lieu : « *Pendant ces quelques jours, au fur et à mesure, que les Allemands se rapprochaient de Toul par le nord, nous commençons à entendre la bataille, canon, mitraillades. C'est à ce moment je crois, poursuit Monsieur Gérard que l'artillerie allemande tira sur la ville détruisant des immeubles dans l'avenue Victor Hugo (magasins Erb, Delfour....) et de la rue Waldeck-Rousseau* » (a). De plus « *le dimanche 16 juin, vers quatorze heures, quelques avions lâchèrent des bombes* » (b).

Ce dernier témoignage est d'ailleurs confirmé par P. Ordioni qui déclare : « *En tête de leurs colonnes s'avancent des unités de découverte : automitrailleuses et motos. Les précédent aussi, des formations que d'ailleurs on ne verra plus les jours suivants. Mais aujourd'hui, à seize heures, puis à seize heures quinze, elles passent soudain au-dessus de Toul et lâchent des chapelets de torpilles...* » C'est le 18 juin, la bataille de Toul commence.

« *Comme il n'y avait pas d'électricité, les appareils de T.S.F. étaient muets. Aussi Maître Miller m'envoyait chez Monsieur Aubry, propriétaire des Grands Moulins, qui produisait son électricité, pour écouter les informations que je notais, et qui étaient communiquées à la population par le « Tambour de la Ville » : Jules Cartier. Le mardi 18 juin, à l'occasion des informations de vingt heures, un sergent-chef du 227<sup>o</sup> RI qui venait, comme moi, écouter, envoyé par ses supérieurs, nous annonça qu'un message avait été capté prévoyant l'attaque allemande pour le lendemain matin. Il ajouta : Mon petit gars, les Allemands entreront à Toul demain ! En quittant les Grands Moulins, des militaires du Génie, qui devaient faire sauter le pont de Dommartin dans la nuit, me firent quelques difficultés pour me laisser regagner la ville* » (26).

La nuit du 18 au 19 juin fut tragique. La bataille fut rude pour les soldats des divers régiments engagés dans la défense, si insensée qu'elle fut, de la place de Toul. Mais, sans oublier l'héroïsme de ces soldats, c'est bien plutôt les réactions des populations civiles

---

(a) *Aujourd'hui avenue du Colonel Péchot le long du cimetière.*

(b) *L'examen des registres d'état-civil de la commune de Toul a permis de découvrir que trois personnes étaient décédées lors de ce bombardement du 16 juin. En voici la liste :*

- *CLAUDE Marcelle, 33 ans, originaire de Rehon, décédée le 16-06 à dix-huit heures, à l'hôpital de Gama, victime d'un bombardement aérien, « Mort pour la France », décision du 15-06-43.*
- *Inconnu évacué des régions occupées, décédé le 16-06 à dix-huit heures à l'hôpital Saint-Charles, victime d'un bombardement aérien.*
- *VIGNERON Marguerite, 20 ans, originaire de Pagny-sur-Meuse, décédée le 16-06 à dix-huit heures à l'hôpital Gama, victime d'un bombardement aérien*

qui sont le sujet de ce récit (a). Néanmoins, par leurs comptes rendus détaillés, les officiers nous renseignent. Voici des extraits du rapport du colonel Marcouire cité par Ordioni : « Vers minuit, on entendait les gémissements des femmes françaises qui, dans les voitures des réfugiés, se trouvaient bloquées au Nord de Toul, ne pouvant plus franchir le pont pour entrer dans la ville » (b). Et le rapporteur de ces lignes poursuit : « Les gémissements de ces femmes et de ces enfants, pris entre deux feux, qui s'élèvent dans la nuit, offrent le premier aspect tragique des combats de Toul qui en connaîtront d'autres ! ».

## L'ENTRÉE DES ALLEMANDS.

« Le 19 juin au petit matin, nous avons fait connaissance avec les Allemands » nous raconte un habitant de la rue Saint-Michel. « J'ouvrais ma fenêtre lorsqu'au même moment, une voiture passe. Des soldats m'ont mise en joue. Ils étaient armés jusqu'aux dents et bien motorisés. Un peu plus tard, je montai la rue pour donner à manger à des lapins que leur propriétaire en fuite m'avait confiés. En entrant dans la propriété, je vis de nombreux soldats allemands qui dormaient dans des trous individuels creusés dans le jardin. Les baraques à lapins étaient ouvertes et leurs occupants n'avaient plus besoin de moi ! ». Ces soldats, en poste sur les pentes de la butte Saint-Michel attendent la prise de la ville par leurs camarades. C'est à la fin de la nuit, pendant le sommeil tranquille de ces « amateurs de lapins » que le destin de Toul s'est dessiné.

Ce sont d'abord les Français qui, se repliant, traversent les rues désertes de la ville dans le petit matin déjà chaud de ce 19 juin. « Rien. Sinon, soudain, une bonne sœur qui va voir ses pauvres et verse aux soldats le café qu'elle porte, lui annonçant d'un air apeuré, dit d'Erceville dans son rapport, que les Allemands étaient déjà entrés dans Toul » (c).

Ce sont ensuite les Allemands qui entrent par les portes de Metz et Moselle. Ils visitent les casemates voisines. L'unteroffizier Hein, qui a participé aux combats de Toul raconte : « Tout à coup, je me trouvais, accompagné de quatre hommes, au centre de casemates qui grouillaient d'ennemis. Notre apparition eut pour effet de surprendre la garnison de la ville non encore engagée dans le combat, mais bientôt toute la place se vida. Avec mes camarades, je me précipitai, moi aussi, dans une casemate, car en l'air les obus sifflaient. Nous arrachâmes un portail et fûmes alors saisis de voir que la casemate était pleine de monde : des soldats, des femmes et des enfants. Des cris d'horreur, des appels, des

---

(a) Nous avons pu recenser huit décès causés directement par les combats des « Cinq jours de Toul ». Voici des extraits des actes de décès :

- CAMELLA Jérôme, 38 ans, originaire d'Uckange, tué et inhumé provisoirement le 18-06 au lieu-dit « La Coix de Metz ».
- WAGNIER Catherine, 33 ans, 1 rue de Verdun, Toul, décédée le 18-06 à son domicile, à seize heures, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 3-03-60.
- MONCIEU Andrée, 18 ans, tuée et inhumée provisoirement à la Ferme de Sébastopol le 18-06 à dix-sept heures, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 22-06-43.
- DIDIER Marie, 51 ans, Boulevard Pinteville, Toul, décédée le 19-06 à neuf heures, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 20-05-43.
- JAILLON Henri, 64 ans, rue du Champ de Foire, Toul, décédé le 20-06 à sept heures, à son domicile, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 29-07-43.
- PIERSON Robert, 50 ans, 8 rue Jeanne d'Arc, Toul, décédé le 23-06 à dix heures, à l'hôpital Saint-Charles, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 29-07-43.
- ZEINER Alfred, 53 ans, originaire de la Moselle, décédé le 21-06, faubourg Saint Evre, 15 rue Lyautey, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 20-05-43.
- LASSARTE Julienne, 56 ans, 10 rue de Saint Michel, Toul, décédée le 2-07 à son domicile, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 3-03-49.

(b) Ordioni, ouv. cité, p. 106 et sq.

(c) Ordioni, ouv. cité, p. 120.

hurlements d'enfants retentissaient. Une jeune femme se déclara prête à transmettre mes instructions à la foule ». (a) Ces premiers Allemands sont aperçus, à la dérobée, derrière un volet ou par l'entrebaillement d'une porte d'abri.

« J'ai vu les Allemands arriver rue du Ménin. Nous avons fermé les volets. Ils venaient de la direction de Saint-Mansuy en longeant les murs. Ils formaient deux colonnes, une de chaque côté. Un détachement est rentré chez Vittemer où nous étions — on n'en menait pas large ! — ils nous ont demandé à boire. Il a fallu que l'on boive avant eux... Ensuite ils sont repartis » (23). « Ils sont arrivés par la rue du Ménin. Place Pont-des-Cordeliers chez le Père Morel, il y avait un gros chien beige qui nous faisait peur quand on était gosse : les Allemands l'ont tué en arrivant » (40). « On a vu le chien Morel touché de plusieurs balles, courir dans la rue Michâtel et s'effondrer un peu plus loin » précise Madame Faron (20).

« Ma mère nous a enlevé nos chaînes et nos boucles d'oreilles car en 14, disait-elle, les Allemands les avaient prises... Ce matin-là on a vu, par la petite ouverture de la cave, des jambes chaussées de bottes magnifiques, on ne voyait des soldats que la partie basse depuis la ceinture. Ils étaient harnachés et portaient des boîtes de munitions. J'ai entendu deux paires de bottes claquer et la crosse de deux fusils frapper le sol. Ils sont entrés dans la cave revolver au poing. L'un d'eux a soulevé avec l'extrémité de son canon, la couverture sous laquelle dormait mon frère de cinq ans. Avec leurs baïonnettes, ils ont percé les matelas que l'on avait repliés dans un coin, puis ils sont sortis. Au moment de partir, ils ont sollicité un interprète : les Alsaciens n'ont pas bougé, mais Madame Bernard, la couturière, s'est présentée. Ils lui ont assuré qu'ils ne nous voulaient pas de mal et ils s'en sont allés » (40).

Ces premiers Allemands qui arrivaient, bien armés, affublés d'un camouflage, mitraillette au poing, visitent les maisons sises sur leur passage. « Nous étions dans la cave le jour de leur arrivée. Nous avons placé des cercueils ouverts derrière les portes de sorte qu'ils se sentent invités à y entrer lorsqu'ils l'entrouvriraient. De plus, j'avais placé dans l'un d'eux l'inscription suivante : HIER, SARG UND GRABKRANTZ, HERAUS SCHNELL ! (b). Ils ont vraiment eu peur et sont partis. On en rit encore aujourd'hui ! » (14).

Vers les quartiers ouest le scénario est peu différent. « Nous avons vu les premiers Allemands en milieu de matinée. Dans la nuit, de notre cave de la rue Navarin, on avait bien entendu un fort remue-ménage. Deux soldats français sont d'abord venus dans l'abri pour se cacher, mais le chef d'abri, Monsieur Salm leur ayant signalé la présence de femmes et d'enfants les a priés de s'en aller. Avec mon copain, entre deux accalmies, nous sommes sortis. Nous avons vu alors des soldats français longer les murs de la rue Paul Keller actuelle (contre les Magasins Réunis) faisant « du porte à porte » en reculant. Ils se sont cachés dans le jardin qui fait angle avec la rue Navarin puis sont repartis vers la porte Jeanne d'Arc. Mais les balles sifflaient trop fort pour nous et nous sommes rentrés. Nous entendions épisodiquement des bruits de vitres brisées et d'armes automatiques » (17).

De ces soldats français en recul périlleux devant la poussée allemande, Ordioni parle évidemment beaucoup. Citons par exemple les paragraphes suivants, extraits du rapport d'Erceville déjà cité : « L'infiltration allemande dans Toul s'était accrue et nous progressions dans les rues, de porte en porte, sous une pluie de balles de mitraillettes et leurs ricochets. Un de mes hommes fut blessé à la hanche. La progression devint particulièrement difficile à partir de l'église ».

Le combat devient, très vite inégal. Ainsi, d'Erceville, qui avait trouvé à l'étage d'un café, un bon poste d'observation poursuit : « Malheureusement, ils nous repèrent et ajustèrent sur notre pauvre café des tirs de canon de 25 qui nous obligèrent à évacuer notre refuge ».

---

(a) HEIN (Gerhard).— L'attaque de Toul dans *Männer und Taten*, Munich, 1959, cité par Ordioni, ouv. cité, p. 127.

Ce sous-officier allemand a manifestement ici confondu « les soldats en déroute » avec la garnison de la ville dont on sait qu'elle a depuis plusieurs jours quitté la cité.

(b) Ici, cercueils et couronnes mortuaires, dehors, vite !

Un Toulouais, soldat de l'armée française cherche lui aussi à échapper à l'offensive allemande. C'est M. Henri Gossot que nous avons rencontré : « *J'avais été mobilisé, à l'âge de vingt-cinq ans le 22 août 1939. C'est le hasard qui m'a fait participer à la bataille de Toul. En effet, je faisais partie d'un régiment de DCA en soutien d'infanterie avec des Hotchkiss 25 à deux tubes (les canons avaient le sigle URSS et le châssis portait la couronne royale roumaine). Après nos premiers tirs, par manque de munitions, notre batterie fut inutilisable. Je fus alors détaché auprès du Général Dechaume comme agent de transmissions. Je me suis ainsi, venant de Châlaines, retrouvé à Toul. J'ai dû traverser la ville car je devais joindre le Colonel Royal, que je n'ai jamais vu d'ailleurs. Peu avant la bataille, au petit matin du 19, j'ai rencontré P. Ollier, J. Braconnot et R. Collin et j'ai discuté avec eux. Puis les Allemands sont arrivés. Il y a eu quelques engagements dans la ville mais pas de véritables combats de rue. Je me souviens, venant de la rue Gengoult avoir tiré au fusil mitrailleur vers le pied du bassin de la fontaine Curel pour effrayer par des ricochets d'éventuels ennemis. On en voit encore aujourd'hui les traces. Ensuite, par la rue Jeanne d'Arc et la porte du même nom, seule fuite possible, je suis parti vers Saint-Evre » (27).*

En milieu de matinée, les Allemands poursuivent leurs perquisitions à la recherche de soldats dissimulés. « *Ma mère, sortie de l'abri, a dû renseigner deux Allemands, feuillage sur le casque. Ils ne sont pas rentrés » (17). « Deux Allemands sont entrés dans la cave. Ils ont demandé s'il y avait des soldats français. Ayant obtenu une réponse négative, ils sont partis » (22).*

« *Vers neuf heures du matin,..... Jules Cartier, l'appariteur municipal arriva tout courant à la mairie. Il nous raconta que pendant qu'il faisait une annonce au bas de la rue du Murot, un soldat allemand lui avait crié : Allez, petit père, tout le monde à la cave ! Quelques temps plus tard, deux colonnes de soldats allemands arrivèrent à la porte Jeanne d'Arc en longeant les murs et un officier pénétra à la Mairie annonçant à Monsieur Miller que la ville était prise ajoutant qu'il était possible de vaquer aux occupations habituelles et recommandant de faire attention aux bombardements » (26) Ulrich Maletzki écrira le 23 juin 1940 dans le Feldzeitung der Moselarmee : « *L'ennemi est repoussé plus loin et le 19 juin à dix heures, flotte sur la cathédrale le drapeau du Reich » (a). Un poste composé de quelques hommes commandés par un feldwebel fut assigné à la mairie. « Monsieur le Maire m'envoya chercher le Docteur Douzain. Me rendant à son domicile de la rue Général Gengoult, j'empruntai les rues de la République et Gambetta dans lesquelles je dus marcher au milieu de la chaussée, croisant des Allemands qui pénétraient dans les maisons en enfonçant les portes. D'autres portaient sur des civières en planches, des blessés qu'ils devaient conduire vers une infirmerie (à moins qu'il s'agisse de morts, mais je me gardai bien de chercher à le savoir). J'ajoute que depuis la rue Thiers, j'ai vu les grilles de la Porte de France fermées et une mitrailleuse allemande installée derrière en direction des promenades de la rue Victor Hugo » (26).**

## ACTIONS DE RÉSISTANCE.

Ainsi, pendant que se poursuivent dans le quartier Saint-Evre des combats acharnés qui feront des dizaines de victimes, l'armée allemande prend possession de la ville. Il s'agit pour une armée d'occupation de prévenir la formation de poches de résistance, d'où la recherche systématique de soldats français, et d'éviter tout attentat d'origine civile en réquisitionnant les armes éventuelles. « *Nos agents de police municipale ont été désarmés dès l'arrivée des Allemands, le 19 » (43). « Ils ont fait le recensement des armes. Des affiches nous avertirent que ceux qui seraient trouvés porteurs d'arme seraient fusillés » (12).*

---

(a) MALETZKI (Ulrich) dans *Feldzeitung der Moselarmee*, 23 juin 1940 cité par Ordioni, *ouv. cité*, p. 134.

Malgré ces précautions, il est vrai, élémentaires, ils ne réussirent pas à empêcher l'apparition de quelques actions de guérillas. Recherchant les causes possibles de ce qui fut le « massacre du 19 juin », à savoir la mort par éclats d'obus de Toullois rassemblés sur la place de la République, nous avons eu communication, en effet, de plusieurs épisodes de ce genre.

« *Tout au début de l'après-midi, revenant à la mairie après un hâtif repas pris à la cave, je vis, trônant au bureau de Monsieur Génot, secrétaire général, un officier allemand qui prétendait que des civils avaient tiré le matin même sur des soldats allemands et promettait des représailles* » (26). « *Dans la matinée, des Allemands ont été tués par des civils ivres en particulier, rue du Ménin* » (43). Monsieur Génot, fils du secrétaire de mairie se souvient avoir entendu son père citer le nom d'un civil du quartier des Ecuries de Bourgogne. « *F... était embusqué d'un côté de la caserne Teulié* » affirme-t-il (25). « *Un colonel allemand a été tué par un civil à l'angle de la rue de Rigny et de la place Pont-des-Cordeliers devant chez Urbès. Il est possible que ce soit un certain F. qui soit l'auteur de ce fait d'armes* » (14).

« *Le premier Allemand que je vis était un mort : un officier qui avait été tué par une mitrailleuse française en montant un drapeau allemand sur la cathédrale* » nous dit Monsieur Besancenet qui habitait à ce moment le dépôt des tabacs au pied de l'édifice (6).

Que penser de ces témoignages, en apparence discordants ? En fait, si on essaie d'imaginer ce que furent les premières heures de la prise de Toul par les forces allemandes, on est amené à tenir compte de deux faits conséquents. La pénétration de l'ennemi fut rapide et efficace créant une confusion telle que les militaires français cherchèrent, par tous les moyens, à échapper au resserrement de cet étau. Dans le même temps des civils, ou des soldats en déroute mêlés à la population, s'efforcèrent de s'opposer à l'envahissement, soit par conviction, soit pour en retarder l'échéance. Il semble bien, et c'est l'avis de la majorité des témoins rencontrés que l'épisode du 19 juin après-midi dont il va être question, ait été une action de représailles. La question est de savoir si cette vengeance concernait les faits de guerre récents, les actions de guérilla que nous venons de citer ou encore des événements bien antérieurs !

« *Les Allemands étaient-ils furieux de la résistance inattendue de la cité, en un moment où la guerre semblait s'acheminer vers sa conclusion ?* » s'interroge René Nouveau. « *On parla à l'époque* », poursuit-il, « *de la mort de l'officier allemand qui avait hissé le drapeau hitlérien sur une tour de la cathédrale. Il fut dit que la prise d'otages avait sanctionné cette mort... Aucun de ces faits n'a pu être vérifié sérieusement* ».

René Nouveau avance d'ailleurs à ce sujet une troisième hypothèse. Pensant aux paroles que Ferdonnet, le traître de Stuttgart avait prononcées au cours de l'hiver précédent, il s'est demandé si les Allemands n'accomplissaient pas là une vengeance longuement ruminée. « *Certes les Allemands avaient une organisation qui leur permettait de bien connaître les caractéristiques des localités où ils étaient amenés à se rendre mais cela procède plutôt du machiavélisme ou d'une simple préméditation* » (44).

Pour contribuer à une meilleure approche du problème, nous nous devons de citer un dernier témoignage qui émane, non pas d'une personne présente ce jour-là, mais d'un homme, que le métier de policier prédispose à ce genre d'analyse. « *Les représailles du genre de celles du 19 juin à Toul, nous a-t-il dit, sont classiques pour une armée d'occupation. Elles sont destinées à faire peur à la population, tout en contrôlant des tireurs clandestins éventuels* ».

Pour approcher la vérité, il faudrait, à notre sens, tenir compte d'un ensemble de facteurs malheureusement difficilement vérifiables aujourd'hui. Comme nous allons le voir d'ailleurs, d'autres faits de cette journée restent inexpliqués.

## B. L'épisode tragique du 19 juin.

« Dans l'après-midi du 19 juin, d'une fenêtre de l'appartement de mes parents je fus le témoin horrifié d'un drame meurtrier ». Les troupes allemandes après avoir visité toutes les caves convoquèrent les hommes de 18 à 45 ans. Parmi tous les gens que nous appelâmes les « otages », les quelques notabilités demeurées à Toul, beaucoup de Toulousiens et aussi quelques réfugiés (1).

### LE RASSEMBLEMENT DES OTAGES.

« Un officier allemand avait, en début d'après-midi, ordonné au maire de désigner vingt otages à titre de représailles et de les convoquer sur la place de la République à dix-sept heures ainsi que tous les hommes de 18 à 45 ans pour vérification de leurs papiers d'identité. La liste étant établie, les convocations dactylographiées, les agents et gardes, Priouret, Alips, Guillermin et Monsieur Larcher, concierge, distribuèrent pendant que Monsieur Cartier annonçait la convocation. Sur la liste figurait en tête le Maire, des membres du conseil municipal et l'archiprêtre Guyon, Monsieur Gérard, les deux curés, Jules Erb, les docteurs Douzain et Crosmarie, Froissard et Olivier... » (43). « Je me souviens que Maître Miller me disait y avoir couché le nom de gens qui demeuraient dans des secteurs non accessibles et notamment ceux qui demeuraient le quartier de la gare, le pont de l'écluse 25 ayant été détruit » (26). « Maître Miller m'a demandé d'aller quérir Monsieur Collin à l'hôtel de la Gare mais comme la porte de France était fermée par les Allemands, je n'ai pas pu y aller (14).

« Un camion allemand stationnait devant l'ancienne poste. Les militaires, gradés et hommes de troupe, surveillaient les otages au fur et à mesure de leur arrivée et leur rassemblement entre le camion et le kiosque à musique » (d'après le docteur Douzain) (1).

La population masculine a, en général, respecté scrupuleusement et pour son malheur, les ordres du commandement allemand. C'est donc à Jules Cartier que fut confié la triste tâche d'annoncer cette nouvelle aux Toulousiens. Le tambour à la ceinture, il sillonna la ville en citant : « Tous les hommes de 18 à 45 ans doivent se présenter pour dix-sept heures, place de la République, avec leurs papiers. Ordre de haut-commandement allemand ».

« Lorsque j'ai entendu l'appel de Jules Cartier, pensant que les Allemands chercheraient dans les maisons ceux qui tenteraient d'échapper à ce recensement, j'y ai envoyé mon mari » nous dit Madame Lavenir. Son mari y fut mortellement blessé (37).

« Mon mari n'a pas voulu y aller. Il est resté à la maison » (24).

« J'y suis allée avec d'autres personnes du quartier mais les Allemands nous repoussaient. Nous avons vu beaucoup de monde sur la place, rassemblés surtout autour du kiosque. Les Allemands étaient armés et dispersés » (28).

« Mon fils de 14 ans y est allé, alors j'ai voulu me rendre compte, moi aussi. Il y avait plein de monde sur la place : les Français, au milieu et les Allemands autour. Aucune bousculade » (37).

« Cet après-midi du 19, nous étions restés avec ma mère dans les abris car il y avait encore de nombreux bombardements » précise un témoin, alors âgé de 12 ans. « Ça éclatait de partout. Je ne me souviens pas avoir entendu de détonation particulière, mais précise-t-il, de même que l'on peut voir à la télévision des enfants jouer au milieu des bombardements, de même pour nous, l'habitude aidant, ces bruits nous devenaient familiers » (17).

### LES EXPLOSIONS.

Des déflagrations se produisirent soudain au milieu de cette foule, tuant ou blessant de nombreuses personnes. « J'eus l'impression affreuse de voir flotter au-dessus des malheureux des corps déchiquetés, des membres arrachés » (1).

« J'allais vers le centre de la place, cherchant mon mari, lorsqu'apercevant un de ses amis je m'approche de lui vers les arbres voisins de la poste. Au moment où je lui serrai la main, un obus a explosé. Il y eut sur la place, un cercle de victimes couchées sur le sol. Je me suis sauvée jusque vers le milieu de la rue Carnot, me suis retournée et alors un autre bruit semblable au premier a retenti » (37).

« ...un fusant a éclaté au milieu de nous. Nous avons tous été projetés à terre ; j'ai reçu un éclat dans le pied, c'est un souvenir de guerre » (R. André, lettre adressée à P.

Berthier qui nous l'a transmise) (5).

*« On était dispersé, j'étais devant la maison du docteur Crosmarie. Ayant vu Froissart m'appeler, je me suis approché de lui. Au même moment, le bombardement eut lieu tuant Monsieur Arnould que je venais de quitter. Il me semble avoir entendu trois explosions dispersées sur la place. On s'est couché. Quand on s'est relevé, il y avait du sang partout » (14).*

Deux témoins ont assisté à cette scène dramatique, des abords de la place : *« Je me trouvais à hauteur de l'épicerie Louis Dixneuf, au Point Central lorsque nous avons entendu l'éclatement ; nous retournant, nous avons vu un formidable nuage de poussière et j'ai pensé : les pauvres, il ne doit plus en rester beaucoup ! Et dire que mon mari est là-bas ! Plus tard, il m'a raconté que, assis sur les marches du kiosque, il avait entendu un bruit de fusée et un éclatement. Il a reçu un éclat à la cuisse » (28).*

Le témoignage de Monsieur Gérard nous permet de confirmer l'heure du drame : *« L'officier allemand (qui avait ordonné l'établissement de la liste) avait sollicité auprès de Maître Miller un immeuble assez vaste permettant l'installation de l'Etat-Major pour la nuit. Le maire de Toul m'envoya lui faire visiter les immeubles de l'hôtel du Commerce, l'hôtel du Gouverneur, rue Béranger, et ce que nous appelions la maison Bitchiné, à l'angle de la rue Béranger et de la rue de Creil. A l'issue de la visite, sur la porte d'entrée de cette dernière, l'officier inscrivit à la craie VIV.STAB (a) 19.6.1940. Comme il faisait très chaud, passant près du Palais de la Bière, il voulut se rafraîchir et nous bûmes un demi que je réglai d'ailleurs ! Je le vois encore regarder sa montre à cadran noir et me la montrant alors qu'elle marquait, peut-être à une minute près, dix-sept heures. Nous nous levâmes, lui pour la réunion qu'il avait prévue place de la République, et moi pour aller rendre compte à Maître Miller de ma mission. Après quelques échanges de politesse et alors que je franchissais la porte, à l'angle des rues Béranger-République, une ou deux déflagrations, suivies de sifflements d'éclats à nos oreilles, me firent bondir d'un ou deux pas en arrière, à l'intérieur du « PB », alors que Monsieur et Madame Taillard qui tenaient temporairement la brasserie nous conseillaient de nous réfugier à la cave. Comme je sortais, affolé, je vis un homme, habillé d'un bleu de travail et coiffé d'une casquette à visière de cuir, s'affaisser en sang devant moi, au bord du trottoir. De nombreuses personnes étaient à terre. D'autres couraient dans tous les sens. La place était remplie de cris terrifiants ».*

*« Craignant de nouveaux obus, je conseillai à des personnes de nous réfugier dans la cave de l'hôtel du Gouverneur où Maître Miller nous rejoignit un instant plus tard. Nous ressortîmes au bout de quelques minutes ; c'est alors que je lui fis remarquer qu'à son front, juste au-dessus de ses lunettes, il avait une griffe, légèrement sanglante, provoquée vraisemblablement par un éclat, puisque, je l'appris par la suite, plusieurs de ses voisins de la place avaient été blessés, notamment Jules Erb, auquel il fut retiré sept éclats dans le talon » (26).*

*« Les vingt otages s'en tirèrent avec trois fois rien : le maire, un éclat à la figure insignifiant, Erb, sept petits, au talon, Douzain, à la figure : rien ! Le maire, je l'ai vu revenir de la place de la République, la tête dans les mains : « Ah, mon Dieu !... » Je le questionnai et il me répondit : « Oh, là, là, il y a des tués et des blessés ! » (43).*

## UN LOURD BILAN.

Le bilan de ces explosions est très lourd. Le rassemblement de quatre témoignages fait état d'un nombre de morts s'établissant entre 10 et 23, et d'un nombre de blessés compris entre 50 et 100. S'il est normal que l'appréciation des blessures ait fait varier ce

---

(a) Malgré nos recherches, le sens de cette inscription nous reste inconnu.

dernier nombre, au contraire en ce qui concerne le nombre des morts, les différences paraissent plus étonnantes. Aussi, des recherches effectuées auprès des services d'état-civil de la mairie de Toul et des services de gardiennage du cimetière communal, nous permettent d'apporter les conclusions suivantes : 22 civils sont décédés au cours de la période dite des « *Cinq jours de Toul* » ou consécutivement à celle-ci. Leur liste se décompose ainsi :

- Victimes des bombardements aériens (16 juin)  
3 décès (178.180.182) : cités dans le chapitre précédent.
- Victimes civiles de la guerre (combats)  
8 décès (196.197.199.204.208.210.214.225) cités précédemment.
- Victimes des explosions de la place de la République  
8 décès (189.190.191.192.193.194.198.201)
- Actes de décès non assortis de la mention « Mort pour la France », mais dont les personnes sont considérées, sur le registre du cimetière communal, comme victimes civiles de la guerre  
3 décès (195.200.202).

Ainsi, si l'on adjoint ces trois derniers décès aux huit de la rubrique précédente, on peut établir à 11, le nombre des victimes du 19 juin, du moins en ce qui concerne les populations civiles. Il s'agit de :

- GUYOT Maurice, 31 ans, rue Gouvion-Saint-Cyr, Toul, décédé le 19-06 à dix-sept heures, à l'hospice Saint-Charles, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 15.06.43.
- LORRAIN Robert, 32 ans, Croix de Metz, Toul, décédé le 19-06 à dix-sept heures à l'hospice Saint-Charles, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 19.06.43.
- PIERRE Marcel, 36 ans, 7 rue Béranger, Toul, décédé le 19-06 à dix-sept heures place de la République (a) , victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 15.06.43.
- DOERLER Paul, 45 ans, 5 rue du Pont-de-Bois, Toul, décédé le 19-06 à vingt-trois heures, à l'hospice Saint-Charles, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 19.06.43.
- ARNOULD Henri, 39 ans, 37 rue Haute, Toul, décédé le 19-06 à l'hospice Saint-Charles, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 20.05.43.
- HENSEN Charles, 52 ans, 5 Petite-rue du Ménin, Toul, décédé le 20-06 à huit heures à l'hospice Saint-Charles, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 20.05.43.
- FONTAINE Armand, 38 ans, 3 rue Benoît Picard, Toul, décédé le 21-06 à une heure, à l'hospice Saint-Charles, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 19.06.43.
- LAVENIR Maurice, 42 ans, place Croix de Fée, Toul, décédé le 22-06 à douze heures vingt minutes, à l'hospice Saint-Charles, victime civile de la guerre, « Mort pour la France », décision du 13.01.48.

Les trois dernières victimes ont bénéficié comme les huit précédentes de concessions perpétuelles (b), accordées par la Ville de Toul, dans le cimetière communal. Il s'agit de :

---

(a) *C'est donc bien vers dix-sept heures, comme le signalait Maurice Gérard dans son témoignage, qu'a eu lieu le drame.*

(b) *Si nous n'avons pu retrouver trace d'un acte municipal établissant cette libéralité, le registre des délibérations du conseil municipal, document déjà cité mentionne ceci :*

*Le Conseil, sur la proposition de Monsieur le Maire : Décide que la Ville prend à sa charge les frais des funérailles et d'inhumation des victimes civiles de la guerre. Vote, à cet effet, un crédit spécial de trois mille francs (3000 F) ... (Réunion du Conseil Municipal du 15 juillet 1940, ID26 folio 43).*

- DEVILLARD Roger, 18 ans, originaire de Marchéville, Meuse, décédé le 20-06 à huit heures-et-quart à l'hospice Saint-Charles
- Inconnue, 80 ans environ, originaire de Mangiennes (?), Meuse, décédée le 21-06 à l'hospice Saint-Charles
- KROMER Madeleine, 59 ans, originaire de Strasbourg, décédée le 21-06, en « ville intra-muros » (sic).

C'est Monsieur Delan, directeur des Pompes Funèbres Générales, concessionnaire de la Ville de Toul, qui fut chargé de l'inhumation des corps. *« Maître Miller m'avait demandé de faire un cimetière de fortune. En effet, l'accès au cimetière communal était impossible. Alors on a déboisé la butte située dans les remparts voisins de l'hospice, juste à côté du petit bâtiment dit plus tard de « la carte d'alimentation » (a). On y a enterré les morts » (14).*

*« Pendant la guerre, je travaillais aux Cartes. A seize heures trente, on allait couper du bois pour chauffer le bureau et on en profitait pour fleurir les tombes » (45).*

C'est le 16 avril 1943, que ce cimetière de fortune sera déclassé. Les corps des victimes du 19 juin 1940 seront relevés et inhumés dans le cimetière communal, où on peut aujourd'hui encore s'y recueillir (b).

Les blessés furent soignés avec les moyens du bord : *« J'ai vu un homme ensanglanté étendu devant la porte de la maison située à droite de la sous-préfecture actuelle. Des gens hurlaient, partaient en criant » (17).*

*« Monsieur Vivier a reçu plus de 80 éclats dont un lui coupa le nerf sciatique de la jambe droite, il sera après un séjour à Saint-Charles, hospitalisé à Nancy » (43).*

*« Les blessés ont été soignés à l'hôpital Gama ce qui fut le cas de Albert Priouret, brigadier de police qui était blessé à la jambe. Dans la nuit du 19 au 20, avec le chef de poste allemand assigné à la mairie, j'ai été amené à faire évacuer sur l'hôpital, Louis Bieg, de la rue Jeanne d'Arc qui, blessé, n'avait pas voulu se faire soigner plus tôt » (26).*

*« On nous a demandé des charrettes pour emmener les blessés. Monsieur Demange, coiffeur, a pris mon véhicule et s'est rendu sur les lieux » (20).*

*« Un de mes amis a été blessé au talon et un allemand lui a porté les premiers soins » signale un témoin.*

Monsieur Lavenir qui avait assisté au massacre était retournée chez elle pour placer ses enfants à l'abri. *« Mon fils, de retour lui aussi, m'apprit que mon mari, transporté à l'hôpital, était blessé à la tête et aux membres. Je suis partie en courant. J'ai alors vu des gens qui portaient le brancard sur lequel était mon mari. Arrivés près du café de la Meurthe, le bombardement recommença, les brancardiers se sauvèrent et j'ai dû transporter moi-même mon blessé à l'hôpital. Arrivée là, une religieuse m'a priée gentiment de m'en aller. J'ai pris les papiers de mon mari et suis allé retrouver mes enfants dans les casemates » (37).*

Ce bombardement quasi permanent gêne considérablement les opérations médicales : *« Au coin des Travailleurs, j'ai vu Monsieur X. blessé, qu'on emmenait à l'hôpital. Des obus sont tombés à proximité et on a dû se réfugier dans le renforcement d'une porte » (22).*

*« Le docteur Douzain soigna les blessés sous le porche de la maison du docteur Crosmarie. C'était affreux. Le sang ruisselait de partout. Le docteur Crosmarie s'était rendu à l'hôpital où il donnait des soins aux blessés qui lui étaient amenés. Quand tous les blessés furent soignés, le docteur Douzain se présenta aux officiers allemands stationnant dans le*

(a) A hauteur de la façade nord du Foyer Douzain.

(b) Trois corps ont été exhumés sur demande des familles pour être inhumés en d'autres lieux. C'est le cas de Devillard Roger et Krommer Madeleine (avant le transfert d'avril 43) ainsi que Pierre Marcel (en 1949).

*camion et interrogea : j'ai été convoqué comme otage. Qu'est-ce-que je dois faire ? » Il reçut d'un officier cette réponse troublante : « Punition suffisante. Rentrer maison ! » (d'après le docteur Douzain) (1).*

Madame Marguet confirme d'ailleurs cette version en déclarant : « *Nous avons vu revenir à notre abri M.P. plein de sang, porté par deux hommes. Il a dit : ils ne prennent plus d'otages, il y a assez de morts* ». De même Monsieur Gérard nous apprend que « *ayant rejoint la mairie, j'y appris que la réunion prévue était annulée. Cela se comprend aisément car il y avait eu suffisamment de victimes !* »

Dans les heures et les jours qui ont suivi, après que fut apaisée l'émotion de ce sanglant épisode, la question se posa de savoir qu'elle était la « nationalité » de ces obus. Force est de reconnaître aujourd'hui qu'aucun élément déterminant ne nous permet de trancher cette question, au demeurant assez secondaire.

Certes, chacun selon ses convictions ou selon l'atmosphère du moment, chercha des responsabilités. Deux thèses s'opposèrent à l'évidence.

#### A.— LES OBUS ÉTAIENT ALLEMANDS.

« Le docteur Crosmarie m'a dit » nous signale une Toulaise, « *que c'était un obus de mortier tiré d'une distance faible par les Allemands pour se constituer un alibi. Ils s'étaient d'ailleurs, peu de temps avant l'éclatement, groupés à un angle de la place. Auraient-ils eu l'intention de jouer les généreux en lançant l'obus eux-mêmes* » se demande alors notre interlocutrice.

« *Le bruit a couru plus tard, que c'était un obus fusant tiré par les Allemands* » nous signale-t-on par ailleurs.

Contre cette version des faits, on a pu rassembler un certain nombre d'indices : « *Les Allemands étaient dans la ville. Autour de la place, se trouvaient des soldats en armes et surtout, à quelques secondes près (le temps de traverser la rue), l'officier ayant ordonné la réunion se serait trouvé sur les lieux de l'impact, à moins qu'il y ait eu une coordination bien précise entre lui et le responsable du tir pour qu'il n'en résulte pour lui aucun risque, mais dans ce cas, ne serait-ce pas affabuler en imaginant une aussi macabre mise en scène ?* » (26).

De leur côté, les Allemands eurent aussi des victimes : « *Monsieur Feidt, maire de Villey-Saint-Etienne déclare avoir entendu le docteur Douzain dire qu'après la chute de l'obus, quelques soldats allemands furent blessés. Il se porta à leur secours et les otages furent ainsi épargnés* » (21).

« *M.B. a fermé les yeux à plusieurs Allemands. Ils ont été ensuite inhumés provisoirement dans les jardins de l'hôtel de ville, sous la pelouse droite. Ils ont été relevés dans les jours suivants* » (25).

#### B.— LES OBUS ÉTAIENT FRANÇAIS.

C'est l'opinion qui prédomine :

« *Les Français ont pillonné la ville toute la journée pour gêner la progression allemande* » (4).

« *Dans l'après-midi du 19 juin, un premier obus français tomba sur Toul et ses éclats fauchèrent de nombreuses personnes* » (L'Echo de Nancy).

« *Je pense, sans pouvoir l'affirmer, qu'il s'agissait d'un tir de l'artillerie française qui, repliée au sud de Toul, commençait à asperger le centre de la ville que les Allemands avaient conquise depuis le matin* » dit Monsieur Gérard qui, poursuivant son récit, déclare « *J'ai vu dans le sol de la Place de la République, à quelques mètres de l'intérieur du terre-plein, juste en face de l'entrée de la maison Blocq aujourd'hui Caisse d'Épargne), une cuvette dans le sol, provoquée par la chute d'un obus. Les arbres avaient été endommagés. Bien que n'étant pas très averti en balistique, compte tenu du rapprochement du lieu*

*d'impact des immeubles situés au nord de la place, une trajectoire originaire du sud cadrerait mieux ».*

Monsieur Génot, le fils du secrétaire de mairie de l'époque, se souvient que, son père pensait que l'obus était un fusant français tiré depuis la région de Gye. Madame Muller écrivit quelques jours plus tard une lettre dans laquelle on peut lire : *« Cinq minutes avant l'arrivée des Allemands exécuteurs, un obus de l'artillerie française a éclaté à deux mètres du sol, dans la foule... Des batteries allemandes tiraient du Cours Raymond-Poincaré sur Chaudeney-sur-Moselle et les Français repondaient en pleine ville depuis Viterne avec des 305 » (43).*

La supposition est plausible quoique que la distance Viterne-Toul ne soit pas réaliste. René Nouveau nous rappelle, en effet, qu'en ces mêmes journées, une rafale de 75 tirée, pense-t-on, du fort de Domgermain, éclatait sur le village de Grandménil où arrivaient les troupes allemandes venant du Val-des-Nonnes. Une femme de quatre-vingt ans, Anna Missinaire, son fils Emile et un de ses petits-fils furent tués. Ils étaient sortis au moment même de leur abri pour prendre l'air quelques instants.

En l'état actuel de la question, il reste peu de choses à dire, sinon à avancer quelques critiques aux allégations des témoins en ce qui concerne les projectiles meurtriers. Nous ne possédons, pour en déterminer la nature, que deux éléments :

- les témoignages disparates ;
- les traces encore visibles aujourd'hui.

Les témoins évoquent souvent un obus fusant, c'est-à-dire un projectile explosant, avant de toucher le sol et « arrosant » de ses éclats une zone de terrain d'autant plus vaste que l'explosion est élevée. Si l'on en croit Madame Muller, ce serait le cas puisqu'elle évoque une explosion à deux mètres du sol. Toutefois, d'autres, tel que Monsieur Gérard, affirment avoir vu une cuvette creusée par l'explosion. Or, un fusant, croit-on, n'affecte pas le sol s'il explose à distance.

Néanmoins, si l'on admet que les explosions ont eu lieu au milieu d'une foule de plusieurs centaines de personnes et connaissant le caractère très meurtrier des fusants, on se permettra de nous prononcer plutôt en faveur de cette dernière hypothèse.

Nous ne nous avancerons pas plus dans la formulation d'hypothèses qui nécessite une compétence qui n'est pas la nôtre. Laissons aux spécialistes éventuels, le soin de se pencher sur cette délicate question.

Lorsque l'on se trouve aujourd'hui place de la République, on peut encore distinguer sur la façade de l'ancienne poste, à l'angle de la rue de la République, des traces faites par des éclats d'obus. Ce sont les dernières traces encore visibles. Une analyse balistique pourrait être effectuée à partir de ces impacts qui permettrait de faire aboutir la discussion.

## **C. La cathédrale Saint-Etienne dégradée.**

En marge de ces tragiques événements, la bataille se poursuit, observée, voire même vécue de près, par les civils. Elle va d'une part, par ses développements vers Saint-Evre et le sud de Toul, entraîner des conséquences éprouvantes pour les populations civiles de ces secteurs, d'autre part, les troupes françaises en recul vont s'employer, dès le 19 juin, date de la prise de la ville par les forces allemandes, à bombarder, pour freiner l'avance ennemie, les secteurs occupés, en l'occurrence la ville et ses faubourgs. C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'il faut, pensons-nous, replacer la tragédie de l'après-midi du 19 dont il vient d'être question.

## LA BATAILLE SE DÉPLACE VERS LE SUD.

Au soir du 19 juin, après des combats de rues acharnés mais sporadiques, les soldats français quittent Toul. *« Pour sa part, d'Erceville, suivi de son groupe, parvient à décrocher et grâce à la nuit qui tombe, à passer à travers les mailles du filet, à franchir la Porte Jeanne d'Arc et à gagner Saint-Evre... »* raconte P. Ordioni (a).

*« J'ai essayé d'aller à Saint-Evre »* dit Madame Muller *« pour ouvrir les fenêtres de la maison Gravel par ordre des Allemands mais je n'ai pu passer ; on se battait de ce côté ; j'ai surtout été arrêtée par les Allemands qui installaient des mitrailleuses »* (43).

Ainsi le sud-ouest de Toul va-t-il constituer le second champ de bataille des armées françaises, le plus meurtrier d'ailleurs. Dans les quartiers Saint-Evre et Valcourt, du 19 au soir au 21 dans la journée, plusieurs dizaines de soldats français seront tués, dans leur vaine fuite vers le sud, par les coups ennemis.

Côté allemand, la bataille fut aussi rude. *« Dès leur arrivée, ils nous démontraient par le geste que leurs balles étaient meilleures que les nôtres. Mais on les a vus repasser plus tard. Ils revenaient de Saint-Evre avec des chariots de l'arrière desquels des pieds pendaient. Le compte était le même de chaque côté »* (22).

Monsieur Mourey, dit familièrement « Chonchon », habitait Valcourt, à hauteur de l'accès à l'autoroute. Le 19 au soir, vers vingt-deux heures, il se souvient être monté avec son père vers le fort du Tillot, pour s'y cacher et y être resté jusqu'à sept heures du matin. Au milieu de la journée du 20, des Français, en recul, arrivèrent et ils partirent se cacher dans l'usine hydraulique voisine du canal. *« Dans la nuit, vers quatre cinq heures du matin, des Allemands sont arrivés dans notre abri de fortune. C'était la première fois que je voyais de telles bottes ! C'était une patrouille d'une douzaine d'hommes. Ils sont restés avec nous jusqu'au soir. Ayant peur que des soldats français soient dissimulés dans une ferme voisine, ils ont envoyé mon père en reconnaissance. Il ne trouva que des réfugiés. Dans la nuit, ils nous ont conduit à Dommartin par Chaudeney ; la bataille durait pas loin de nous, des cadavres de chevaux gisaient sur le sol. Ils nous ont abandonnés dans la rue principale du village. Ils m'avaient donné du chocolat. Mais en passant le pont de Chaudeney, je l'ai jeté à la rivière car on nous avait appris à nous méfier des cadeaux de ce genre »* (42).

On sait que les armées françaises, ou du moins, ses derniers éléments, réduits à quelques centaines d'hommes, ne cesseront le feu que sur ordre le 22 juin. Auparavant, ils auront tout fait pour freiner la progression ennemie. En effet, là où l'infanterie est impuissante, l'artillerie va prendre le relais, et pilonner les secteurs occupés.

## LA VILLE BOMBARDÉE.

*« Dès l'arrivée des Allemands, les obus commencèrent à tomber sur la ville. Je me souviens notamment, avoir vu depuis la mairie, les éclatements de ceux qui frappaient les immeubles de la rue Docteur Chapuis et de l'impasse Pont-Caillant »* (26).

*« Je ne puis te donner le détail de ces journées affreuses »* dit R. André dans une lettre adressée le 31 août 1940 à P. Berthier, *« au cours desquelles une partie de Toul a été totalement anéantie. Saches seulement que nous avons été bombardés trois jours durant, avec quelques accalmies la nuit »* (5). *« Ces tirs d'artillerie augmentèrent d'intensité au fil des heures. Du côté français, on entendait le départ assez lointain et sourd et, presque aussitôt, le sifflement des obus passant au-dessus des têtes pour éclater vers la cathédrale et dans les secteurs avoisinants. Du côté allemand, des batteries étaient postées dans les promenades, à la Porte-de-France notamment, et la détonation paraissait très forte. Les anciens de 14-18 disaient qu'ils s'agissait de canons de 77 ou de 88 »* (26). *« Ils avaient*

---

(a) Ordioni, ouv. cité, p. 139.

*installé leur artillerie rue de Briffoux, et de nombreux obus sont tombés dans le cimetière endommageant des tombes » (25).*

Nous avons pu recueillir plusieurs témoignages émanant de soldats ou officiers d'artillerie français : *« Je rencontrais dans un camp de prisonniers de guerre, un lieutenant d'artillerie qui, apprenant que j'étais originaire de Toul, me raconta comment il avait participé au bombardement de la ville. Installé sur une hauteur il avait reçu l'ordre de tirer à vue sur la ville que venait d'occuper l'armée ennemie après quelques jours de combat. Ses points de repères étaient les tours de la cathédrale et celle de Saint-Gengoult » (5).*

Monsieur Grellier a connu ce même R. André, aujourd'hui décédé. *« Il était, dit-il, artilleur, et depuis Domgermain, avait tiré sur Toul pendant la bataille ». Il lui avait dit plus tard : « J'ai fait la guerre à Toul, je tirais sur ta ville et pensais à tous les copains que j'y connaissais. J'en avais les larmes aux yeux » (29).*

Un frère de Madame Matte qui était prisonnier en Prusse a, d'autre part, prononcé ces mots : *« Oh, bah ! Il ne doit pas rester grand-chose de Toul ! Ça tirait fort ! L'homme qui parlait était en position au fort du Tillot et visait la ville » (41).*

### LA CATHÉDRALE SAINT-ETIENNE DÉSIGNÉE COMME CIBLE.

Outre ces témoignages indirects, nous avons reçu d'un lieutenant du 100<sup>e</sup> régiment d'infanterie (1<sup>e</sup> section, 6<sup>e</sup> compagnie), la relation suivante : *« Le 19 juin, à vingt-trois heures, après avoir été cantonné près du fort du Tillot toute la journée, nous recevons l'ordre de nous rendre à l'extrémité Est de la rigole d'alimentation. Dès l'arrivée, vers deux heures du matin, le 20 juin, on creuse des emplacements. J'ai un gros point d'appui avec un fusil mitrailleur et des mitrailleuses. Le travail s'achève au petit jour. Malheureusement, nous avons été repérés de la cathédrale de Toul... A six heures, violent tir d'artillerie... Nous sommes face aux « casernes » occupées par les Allemands. Vers 13 heures trente, un avion « mouchard », volant bas et lentement, règle en clair (a) le tir de l'artillerie ennemie qu'un observatoire placé sur la plate-forme de la cathédrale contrôle. J'envoie mon agent de transmission au PC du Commandant demander un tir d'artillerie sur cet observatoire. Ce tir rapide et précis le neutralise. Le tir diminue et s'arrête vers seize heures » (13).*

A l'évidence, ce dernier témoignage que rien, lorsqu'on le parcourt dans son ensemble, n'entraîne à douter de son objectivité, vient, à notre sens, non seulement contredire ceux qui, déraisonnables par sentiment, oublient que la guerre se marie peu avec le respect des monuments historiques, mais encore, en renforçant les témoignages indirects, confirmer le rôle important que l'artillerie française a joué dans la destruction de plusieurs édifices toulousains. Certes, il y est question de la Cathédrale, et nous allons y revenir mais les bâtiments civils souffrent aussi. En effet, notre lieutenant ajoute par ailleurs *« je porte certainement une part de responsabilité dans le bombardement par le 27<sup>e</sup> ou le 227<sup>e</sup> Régiment d'artillerie, tir très précis et court n'ayant endommagé qu'une partie de la cathédrale et des maisons voisines. Après ce bombardement, aucun Allemand ne se trouvait plus sur la plateforme » (13).*

Ces bombardements se poursuivent encore le lendemain, le 21 juin. *« La maison du coin de la rue Navarin a été partiellement détruite par un obus de 155 venant de Domgermain. Nous étions dans un abri voisin. Nous fûmes envahis de poussière. Cela s'est calmé dans l'après-midi » (17).*

---

(a) C'est-à-dire en allemand, donc facilement traduisible.

« Ce jour-là, un obus est tombé chez Urbès, au bas de la rue de Rigny. Ma tante était allée faire du café par la rue de la Monnaie. Le couvercle de la cafetière a été soufflé par la déglaciation » (40).

« Nous étions remontés avec mon bébé pour faire chauffer de l'eau. On a entendu l'obus arriver avant de tomber sur la « Providence ». Le bébé a poussé un cri. Le quartier fut envahi de poussière » (20).

Il semble que c'est dans la journée du 22, sinon le 21 au soir, que les bombardements s'interrompent. Néanmoins, pendant plusieurs jours, si l'occupant ne redoute plus de tirs d'artillerie lourde, il vit encore dans la psychose de l'attentat, comme en témoigne P. Eustache : « Nous sommes rentrés le 22. La première nuit, il y avait un factionnaire allemand sur la place devant le Rigny. Il a prétendu qu'on lui avait tiré dessus depuis notre maison. Il a envoyé une giclée de mitraillette dans l'étage au-dessus. La Feld-gendarmerie est arrivée. On nous a alignés dans le couloir, pendant qu'une fouille systématique, et vaine d'ailleurs, était organisée. Nous n'avions plus sommeil ! » (19). Ainsi la peur du tireur clandestin, même si les tirs de « guerilla » ont disparu des rues de la ville, tenaille encore les sentinelles allemandes, ce qui explique qu'elles soient restées plusieurs jours encore au coin des rues.

« Quand on allait faire des courses, il y avait toujours un Allemand au coin de la rue du Ménin et de la rue Général Foy, le fusil à la main » (23).

Ainsi, au milieu de la ville, la cathédrale est-elle devenue pendant quelques heures, la cible de l'artillerie française. Il semble que cette version des faits ne puisse plus être aujourd'hui contestée. Bien sûr, certains affirment encore, avec une conviction inébranlable, que cela n'est pas possible. Nous avons simplement tenté, sans parti-pris, de rassembler le maximum de témoignages permettant d'étayer l'une ou l'autre des thèses.

## L'INCENDIE DE L'ÉDIFICE.

En supposant que le doute concernant la destruction partielle de la tour sud soit dissipé, il reste à expliquer les causes de l'incendie qui, dans les jours qui suivirent, ravagea la façade et les toitures de l'édifice gothique, fondant les orges et les cloches et endommageant sérieusement la rosace et maints éléments d'architecture.

En effet si la thèse exclusive d'un incendie criminel d'origine allemande ne tient plus, il n'en reste pas moins que les témoignages le confirmant sont nombreux. Le plus précis d'entre eux nous a été apporté par une Toulouaise qui a recueilli les confidences du chanoine Guyon : « Il nous a dit, lors de notre retour à Toul en août 1940, que dans les tambours des portes des tours de la cathédrale, il avait vu des Allemands placer des fûts d'essence. Le feu n'a pris que dans la tour sud. Toute la charpente a brûlé. Il ne restait plus de la tour que les murs formant comme une cheminée de géants » (30). Roger Marguet qui fut longtemps pompier à Toul ajoute « L'incendie a été allumé simultanément dans les deux tours, mais dans la tour nord, il fut éteint par des pompiers volontaires de Toul » (39). D'ailleurs on retrouvera les traces de cette tentative puisque « le samedi 22 juin alors que les bombardements viennent de cesser, il est rapporté à la mairie que l'on venait de s'apercevoir d'une tentative d'incendie à la base des grosses poutres dans la tour nord de la cathédrale » (26).

Mais n'est-il pas possible, comme l'affirment certains témoins, que l'incendie soit dû, partiellement du moins, aux conséquences des tirs français ? C'est en tous cas ce qu'affirment deux témoins : Monsieur Besancenet habitait à cette époque dans le dépôt des tabacs, grande maison située au sud de la cathédrale. Il a affirmé, devant Michel Hachet qui l'entretenait à ce sujet, que « le feu se serait déclaré par suite de la chute d'obus tirés par les Français campés à Gondreville » (6). Quant à R. Cavadini, il avait noté, en marge de l'ouvrage d'Ordioni à la page 128, à hauteur du paragraphe où l'auteur s'élève contre l'accusation selon laquelle les Français auraient tiré sur la cathédrale. « Un artilleur que j'ai

*rencontré en captivité m'a affirmé qu'ils avaient tiré leurs derniers obus incendiaires sur l'église dès qu'ils avaient vu le drapeau allemand flotter sur le sommet d'une tour ».*

Quand eut lieu cet incendie ? Bien que l'établissement de cette date ne change en rien les irréparables conséquences de cet épisode, nous pouvons tenter d'approcher sa chronologie.

Bien que certains prétendent que l'obus soit tombé sur la tour sud après la déclaration de l'incendie, il nous semble fort improbable qu'elle soit restée alors poste d'observation ! Nous inclinons donc plutôt pour un incendie postérieur ou à la rigueur contemporain à ce tir dont la date et l'heure nous sont aujourd'hui connues.

- a) Notre lieutenant, dont la responsabilité du tir est par lui-même acceptée, a été fait prisonnier à dix-sept heures trente, c'est-à-dire une heure trente après la fin de ce tir. Il fut, dit-il, « emmené avec les autres officiers au PC du commandant, puis du colonel, puis, par automobile, conduit dans un camp de plein air, puis par autocar à Mandres-aux-Quatre-Tours pour y passer la nuit » : Or, quand on lui demanda s'il savait que la cathédrale avait brûlé, lui qui, à l'aide de jumelles, scrutait chaque détail de cette ville, il l'ignorait quarante années plus tard. D'où ses regrets, bien inutiles d'ailleurs, pour qui connaît la situation militaire d'alors.
- b) Tous les témoins qui ont tenté d'approcher la cathédrale en flammes s'accordent à évoquer la fournaise qui en interdisait l'accès. Or, après que la tour sud ait été endommagée, il semble que des pavillons blancs aient été suspendus à la tour nord intacte, pour la signaler aux artilleurs, de telle façon qu'ils l'épargnent. C'est ce que nous signalent Monsieur Génot et Madame Muller : « *Monsieur Larcher, le concierge de l'hôtel de ville, est allé pendre un drap blanc sur la tour nord pour arrêter les bombardements* » (43). Certes le lieutenant affirme ne pas l'avoir vu, mais une tour offrant plusieurs directions, cette assertion ne constitue pas une preuve a contrario.

## TENTATIVES DÉSESPÉRÉES DES TOULOIS.

Malgré l'impossibilité d'intervenir, plusieurs personnes du quartier tentent des actions désespérées. Un combat de Lilliputiens s'engagea même dans la journée du 23, l'incendie, un temps calmé ayant repris de la vigueur, sous la forme d'une chaîne de seaux d'eau. « *Mon père, le jour de son retour est allé faire la chaîne entre la borne-fontaine de la Salle des Adjudications et le bâtiment* » (40). Des actions moins dérisoires seront menées dès la fin de l'incendie : « *Au soir du 23 juin, nous nous sommes aperçus, Maurice Babel, promu au rang de sacristain, et moi* » nous dit P. Eustache « *que le bronze des cloches et l'étain des orgues avaient coulé en plaques sur les tribunes et sur le sol. Avec le curé Guyon, on a emmagasiné ces précieux restes dans la salle du Trésor située au sud-est de l'église. Ils y sont restés, je pense, jusqu'à la fin de la guerre. Le grand tapis était resté étendu dans le chœur et les Allemands se servaient, découpant des morceaux-souvenir au couteau. Des braises recouvraient les tribunes du premier étage et des flammèches tombaient encore par les clefs de voûte mettant le feu aux bancs* » (19).

Le chanoine Guyon avait d'ailleurs confié : « *J'en ai caché en lieu sûr le maximum, ne laissant que quelques morceaux pour donner le change* » (30).

Lorsqu'on lui fit remarquer qu'il devrait mentir aux Allemands quant aux quantités de métal fondu, il répondit : « *Je ne dis pas de mensonges, j'ai dit : j'ai sauvé mon prie-dieu. Je n'ai seulement pas dit ce qu'était devenu le reste* » (45).

Les morceaux, dissimulés pendant un temps sous l'escalier du cloître, selon Michel Hachet, seront d'ailleurs réutilisés comme matière première pour les nouvelles cloches.

Au sujet des orgues, nous avons enregistré la version suivante que nous livrons, parce qu'invérifiable, sans autre commentaire : « *Mademoiselle Joséphine, la bonne de Monsieur Olry, organiste de la cathédrale, m'avait raconté celui-ci, avait reçu la visite des Allemands peu de temps avant l'incendie. Ils voulaient lui faire dire que l'instrument était de*

*facture allemande. Monsieur Olry s'en est grandement défendu, alors ils sont repartis » (45).*

Les Toulinois ne se demandaient pas, en général, qui étaient les coupables. Mais la vision de leur cathédrale en flamme atteignit leur fierté : « *on dormait dans la cave. Maman m'a appelé : la cathédrale brûle, on était des dizaines à regarder ce triste spectacle » (42).*

*« J'ai vu brûler l'horloge de notre cathédrale » (23).*

Nous laisserons la conclusion de ce chapitre au chanoine G. Clanché. « *La catastrophe la plus terrible fut celle de Juin 40 ; lors des bombardements et surtout du terrifiant incendie de la cathédrale et de la tour Saint-Etienne... beffroi brûlé complètement, les quatre cloches fondues, les murs calcinés ainsi que la rosace, plus du dernier tiers du clocher méconnaissable, tambours volatilisés, tribune médiane disloquée, orgue, tuyaux complètement anéantis, vitraux fondus, et le reste ! Plus de toits, ni de tours absidiales ! Pauvre cathédrale ! » (a).*

## D. La ville incendiée.

### CAUSES ET CHRONOLOGIE.

*« A vingt-trois heures, le 19 juin 1940, P. Ordioni note : je me rends à l'observatoire avancé. Le sergent-chef Fafin, merveilleux sous-officier d'active, me dit qu'on ne voit rien d'autre que des incendies dans Toul, où l'on tire encore... » (b).* Trente heures plus tard, au moment de décrocher de leur position du Tillot, pressés par la progression allemande, Ordioni et ses hommes regardent une dernière fois derrière eux. « *De là où nous sommes, on voit les premières lueurs de l'aube éclaircir déjà très haut le ciel de Toul au-dessus de la quelle rougeoient encore des incendies. Le spectacle est à la fois tragique et grandiose » (c).*

Ainsi, quelques heures après leur arrivée, les Allemands boutent-ils le feu à de nombreux quartiers de la ville. Un incendie gigantesque va atteindre, puis détruire environ 40 % de la ville.

L'origine du sinistre fait l'unanimité de nos témoins. L'usage de plaquettes incendiaires est confirmé par tous : « *Je n'ai pas vu les Allemands lancer les plaquettes, mais à côté de chez moi, rue de Rigny chez le docteur B., on a retrouvé le plancher brûlé sur un endroit, comme si le feu n'avait pas voulu prendre. Ainsi notre quartier aurait-il dû brûler aussi ! Le « Suisse » de la cathédrale m'avait dit avoir vu les Allemands mettre le feu à sa maison. Voulant les en empêcher ils l'avaient violemment repoussé » (14).*

*« Mon oncle qui travaillait à la Caisse d'Epargne et qui était dans la cave a été prié de sortir ; après quoi les Allemands ont jeté des plaquettes incendiaires. Ils ont aussi brûlé les magasins et les banques » (25).*

*« Dans la nuit du 19 au 20, nous avons vu des Allemands lancer des plaquettes, prétendant que c'était pour faire coupe-feu, nous dit-on ». « Ils utilisaient des plaquettes jaunes, ouvraient une fenêtre, cassaient les lames d'un volet et les jetaient dans les maisons » (22).*

---

(a) CLANCHE (Chanoine G.).— *Le célèbre portail de Toul, dans la « Semaine religieuse » de Nancy-Toul, Nancy 1952, 12 pages, p. 12.*

(b) Ordioni, *ouv. cité*, p. 147.

(c) Ordioni, *ouv. cité*, p. 195.

« *Le feu a été délibérément mis par l'armée allemande* » nous affirme Jean Habert qui précise : « *à l'aide, soit de plaquettes incendiaires, soit de bombes incendiaires individuelles au phosphore. Le premier des immeubles à être incendié fut celui des Magasins Réunis rue Thiers* » (31).

« *Le 19 au soir, nous étions dans les casemates derrière l'hôpital. Un soldat allemand cherchait ses camarades. J'ai dû lui montrer son chemin, et l'ai conduit jusqu'à l'entrée des promenades par le cours Poincaré. Au retour, j'ai vu les Magasins Réunis en feu* » (37). Ainsi, avant la nuit du 19 au 20, ce bâtiment commercial aurait été incendié. Il semble bien, en effet, contrairement à l'opinion de certains qui avancent que c'est sans organisation particulière que ces incendies furent provoqués, que ces actes criminels furent commis dans le respect des populations civiles tout en attaquant principalement les quartiers centre-ouest de la ville. La chronologie de ces sinistres est difficile à établir. Néanmoins, une majorité des témoins s'accorde à affirmer que la rue Thiers (Magasins Réunis et Maison Thouvenot) fut la première concernée. Les incendiaires se répandant ensuite dans les autres quartiers : Saint-Gengoult, rue Michâtel, quartier Saint-Vast, etc...

## TENTATIVES D'INTERVENTION DES HABITANTS.

Certains Toulinois ont modestement essayé, malgré les bombardements persistants, d'empêcher la propagation de ces embrasements : « *rue Gambetta, en face de chez nous, était une pâtisserie qui a été épargnée. Pourtant les poutres des maisons d'en face sont tombées enflammées contre ses murs. Les occupants ont par chance pu éteindre le début de sinistre avec des seaux* » (47).

« *Des personnes restées dans le quartier montaient souvent dans les greniers pour surveiller les charpentes* » (45).

« *Vendredi 21 juin, le feu continue ses ravages. Je crains pour notre quartier (Gouvion-Saint-Cyr). Je monte au grenier cinq ou six fois par jour pour arroser le plancher* » (4).

Ces trois témoignages font apparaître, non seulement des tentatives de sauvegarde, mais aussi un élément non négligeable, à savoir la transformation d'incendies volontaires en incendies accidentels. Il est évidemment impossible d'apprécier aujourd'hui la part respective de chaque cause, mais le résultat déjà cité est néanmoins acquis. La ville de Toul en sort gravement mutilée.

## BILAN.

Ces incendies ont par leurs conséquences, leur caractère spectaculaire, ou leur durée, frappé les esprits.

« *Dans la rue Michâtel, les flammes lèchaient les maisons d'un côté à l'autre de la rue* » (40).

« *Chez le marchand de vélo, voisin de la gendarmerie, la chaleur faisait couler la peinture de sa devanture* » (20).

« *Les assiettes étaient soudées par la chaleur* » nous dit Madame Tamani dont le magasin de vaisselle a brûlé, « *l'incendie avait été alimenté par un stock de papiers peints situé au 2e étage, je crois qu'ils ont dû faire sauter la pâtre de maisons de peur que l'incendie ne se propage* » (2).

Ces dynamitages nous ont été plusieurs fois signalés. Il semble, si l'on croit plusieurs témoins, que les feux, nés dans la nuit du 19 au 20, aient duré plusieurs jours avec une intensité variable. Les incendies paraissent avoir repris de la vigueur un peu partout, et en particulier, dans la cathédrale, aux alentours du 22 juin. C'est peut-être à ce moment, que les Allemands ont entrepris des actions coupe-feu, actions qui peuvent dans un certain sens démontrer que le brasier ait dépassé en ampleur les intentions de l'occupant.

Un témoin du quartier Saint-Michel raconte : « Dès qu'il fut possible d'aller en ville je m'y rendis. Le spectacle de désolation commençait au canal de la Marne au Rhin avec la maison Cordier et les maisons vers le cimetière qui brûlaient encore... Monsieur Fondeur avait son magasin rue Carnot, à l'emplacement du parking actuel. Or, le feu commençait à passer depuis la boutique Aubriot. Je suis vite montée à l'appartement pour essayer de sauver quelque chose, mais en vain. Les Allemands ont fait évacuer les maisons et quelques minutes plus tard, tout le pâté de maisons sautait » (11).

Or, ce n'est qu'à partir du 22 que les gens de l'extérieur purent rentrer en ville !

« Les Allemands voulant localiser les incendies, faisaient sauter les murs à la dynamite ce qui avait pour effet de détruire, de défoncer ce qui restait encore debout. La rue Carnot, côté Zimmermann a vu toutes ses vitrines brisées » (43).

« Dans la rue Jeanne d'Arc, l'incendie a détruit les immeubles depuis le carrefour de la rue de la République jusqu'à hauteur de la rue Firmin-Gouvion. Du côté opposé, le feu s'est arrêté à l'immeuble Stein dont le mur contigu à l'école maternelle s'est effondré sur la toiture des salles de classes utilisées comme bureau de mairie. Nous avons pu sortir les machines à écrire neuves qui avaient été acquises en janvier 40 et quelques papiers. Lors de l'effondrement, Monsieur Génot, secrétaire général, Monsieur François, alors chef de bureau, Alips, garde-champêtre et un jeune réfugié du nord du département, qui apportait son aide et a été légèrement blessé, ont dû sortir en catastrophe par une fenêtre après s'être portés vers le fond où le plafond avait tenu. A ce moment, un officier allemand est venu nous demander de nous rendre dans la cave sous l'école, alors cave de Monsieur Lereboulet, inspecteur d'académie, le temps de préparer un coupe-feu sur l'immeuble voisin » (26).

Madame Muller ajoute au sujet de cet éboulement : « On a commencé par sauver les archives : on les a déposées dans le couloir d'en face. La déflagration nous a jetés dehors, on ne se reconnaissait plus, on avait reçu des corps de fourneau, on était noir comme des cocos. Le docteur Douzain est venu et nous a conseillé de boire quelque chose : on est allé dans la cave du père Lereboulet se « remonter d'une piquette ». Monsieur Génot m'embrassait comme du bon pain en me disant : ma pauvre vieille, nous sommes encore là, ce n'est pas encore notre heure ! Le jeune homme était resté sous les décombres et nous l'avons sorti avec l'aide des Allemands présents » (a et b).

Les feux couvèrent longtemps dans certains endroits propices : Mademoiselle Laurain raconte : L'atmosphère de guerre durant depuis plusieurs mois, mon père, cirier, avait fait provision de mèches et de cire pour pouvoir travailler, de quoi alimenter longuement un feu ! Au dire de certaines personnes, la rampe d'escalier en fer de la maison en face (maison Houssard) était si chaude, un mois plus tard, qu'on pouvait à peine la toucher » (36).

Le bilan de cette catastrophe est lourd. Si aucune victime n'est à déplorer, des centaines de maisons, constituant pour beaucoup d'authentiques œuvres d'architecture : maisons canonales, hôtels particuliers... disparaissent. La carte ci-jointe atteste de l'ampleur du sinistre.

« 267 immeubles totalement détruits et 499 partiellement endommagés sans oublier la cathédrale » (26).

L'Echo de Nancy est lui, moins pessimiste « 193 maisons détruites par les projectiles ou les incendies, 287 sérieusement endommagés » mais n'était-ce pas en septembre 40 un organe de presse contrôlé ? Quels qu'ils soient, ces chiffres parlent d'eux-mêmes !

---

(b) Après cet incident, les services fonctionnent, après l'éboulement dans le large couloir de la Maison Piroulas, 15 rue Jeanne d'Arc, en face de l'école. Le 24 juin 1940, la mairie s'installe dans les locaux du collège de garçons (actuel CES Amiral de Rigny). Le service de ravitaillement qui était installé dans l'ancien immeuble militaire dénommé Pavillon AK, Cours Poincaré détruit lui aussi pendant le bombardement de Toul est installé au collège. En octobre 1940, les services municipaux s'installent dans l'immeuble appelé « ancien Hôtel du Gouverneur », rue Béranger.

Au-delà des statistiques d'ailleurs, nous avons choisi pour conclure un témoignage qui ne supporte aucun commentaire.

*« Au moment de mon retour à Toul (le 22 probablement), j'ai rencontré Madame X. dans la rue. Elle était en chemise de nuit et manteau et me dit : je n'ai emmené qu'une brosse à dents ! Elle était tellement choquée qu'elle ne savait plus me dire que cela »* nous dit Madame Luniaud qui ajoute encore très émue au souvenir de cette image. *« Au Point Central, ayant l'air d'un grand oiseau noir battant des ailes pitoyablement, je vis le curé Guyon qui disait en litanies : Oh ! Mon Dieu ! Quel malheur !... C'était la statue de la désolation ! »* (38).